

LORAND GASPAR

Feuilles
d'observation

nrf

GALLIMARD

La Médecine tend à prendre toute la place dans mon quotidien, elle s'insinue jusque dans le sommeil. On ne négocie pas avec l'urgence. Mais plus on est bousculé, plus il est impérieux de s'arrêter, de regarder, de s'aérer. Le temps de noter une idée, un étonnement. Ces feuilles me sont une façon de respirer.

Mis à part les *Carnets de Patmos* et de nombreuses notes de voyages, ces *Feuilles d'observation* sont liées essentiellement à deux lieux : Jérusalem, de 1954 à 1970, et Sidi Bou Saïd, en Tunisie, à partir de 1970.

1960-1966

Nuits d'hiver transparentes au désert de Judée, d'une densité, d'une compacité difficiles à expliquer. Sentiment de toucher du doigt, d'ausculter les pulsations d'un « corps » qu'aucun extérieur ne vient limiter. Toucher des yeux, des doigts et de l'esprit une « loi » éternelle, un rythme unique qui lie les pierres de ce désert, quelques herbes, mon corps et les aiguilles glacées des étoiles. Crissement de la neige des nuits claires des hivers de mon enfance.

Cet assemblage de choses frêles, mais brûlantes d'une vivacité qu'on sent éternelle. Rumeur incontrôlable dans les deux herbes et trois cailloux du jardin, en ce lieu que je colore de désirs, de vigilances microscopiques, de pensées et de mots assoiffés, dans une lumière qui guillotine. Des mots qui s'avèrent, comme si souvent, trop abstraits, trop généraux pour dire les ramifications et la précision de tant de travaux capillaires, en même

temps que l'espace qui s'y engouffre d'un seul tenant,
– la dérélition du sensible et le feu qui le fouette.

Jours dispersés, désarticulés. Puis un coup de rame ouvre le tain : les reflets joueurs, malicieux, la nervosité des chimères sont pris, digérés, aspirés par un courant d'air. Tout est là, ni ordre ni désordre : le figuier, le mur de pierres sèches, tel visage, telle fauvette, tel nuage ; chaque chose dans sa poussée radicale, inimitable, tendue dans le même acte et irrévocablement différent, scintillement d'une multitude univoque. Un instant je ferme les paupières et je vois sur l'écran la danse indéfinie des changements : des figures se lient et se délient, les rapports sont bousculés, les positions bradées, les règles réinventées, – autre chose s'élabore, se défait, tout cela dans une fluidité inaltérable. Et chaque détail est vrai, infiniment précis, irremplaçable en son lieu et temps, chaque scintillement de la mer est juste, simplement *est*. Je rouvre grand les yeux. Ils se remplissent d'une chaleur très doucement qui s'effrite. Mon esprit, mes doigts palpent cette érosion irrésistible de la fixité, de l'importance, avec bonheur. Ce lieu et ces choses je les touche, les nomme et les lie dans ma part de fluidité : musique de mon corps, de ma pensée, – de proche en proche un monde qui respire. L'ai-je inventé ? Ou ai-je « trouvé » pour un instant l'angle de l'âme, la position des astres ou des neurones placés comme une forêt de notes sur les portées corticales ? Ces découpes, ces ajointements, ces échanges que suscitent au-dedans l'inten-

sité d'une attention, d'un désir, sont-ils réels ou imaginés? Question sans intérêt. Et mon imagination où se trouve-t-elle? Ses précisions seraient-elles hors du réel, donc inexistantes? N'est-elle pas plutôt affirmation de la même mobilité, des mêmes énergies qui vibrent dans toutes mes cellules, dans chaque parcelle du monde? Et que cherche-t-elle sinon à tracer des sentes, à composer des rencontres, des lieux où puisse habiter, s'étendre le feu jailli d'une gerbe de mouvements? Car tout cela bouge, respire et fait lumière. Cette joie du moins est vraie.

L'étendue sans clôture à chaque aube qui entre au jardin sans que rien ne bouge dans l'herbe rase de la lumière des cailloux. Je salue l'éternel matin et me courbe sur les mouvements limités de mes mains.

Mon corps tremble, pourtant il y a quelque chose en lui qui ne cille jamais.

Le soleil couché, les calcaires dépensent lentement leurs réserves de clarté. Ce sont des moments d'une ferveur tactile, d'une fermentation visuelle inoubliables. Tout un monde massif et opaque s'aère dans une porosité pulmonaire. Dans chaque molécule de lucidité on

sent enfler le désir d'une ouverture sur laquelle il n'est plus question de revenir.

« Je vais la séduire et la conduire au désert! »

En pleine jubilation de printemps soudain cet après-midi un vent d'argiles jaune et gris nous enveloppe. Il pénètre dans les chambres, dans nos bouches, sous les paupières. Le soleil est une goutte de mercure écrasée, les poumons s'embourbent. Il faut se faire une âme pour vivre.

Jardin de pierres. Bien différent de ceux qu'ordonne une pensée dans un Orient plus lointain. Ces pierres sont là sans ordre ni désordre, elles existent. Elles sont là un instant, immobiles, remplies de mouvements, articulées à une infinité d'autres. Si je fais quelques pas pour atteindre la crête d'en face, à l'est, mon regard sera happé, bu par l'étendue. Mais je ne bouge pas. Dans mon dos le soleil est déjà couché et pourtant la luminosité s'accroît. Chaque grain de minéral émet une vibration, et l'œil qui voudrait en saisir la source se perd comme dans l'étendue. La rumeur monte, l'air devient visible, on peut toucher la musique qui bout doucement dans les alvéoles.

Cinq heures du matin. Du côté de Aïsaouié une première traînée de ce vert qu'on voit au centre d'une flamme très intense. Puis très vite comme un vent qui se lève ou une eau qui révèle la présence de ces choses nues sur la plaque grise.

Derrière le muret de pierres sèches le Ouadi Djose est bourré de coton.

Les rares herbes brillent de gouttelettes qui fusent et grésillent dans l'œil,

la chatte fait ses griffes sur des mailles invisibles.

Des nuées de moineaux s'abattent sur le crottin d'âne dispersé dans le sentier.

Peu à peu le contre-jour érode les contours.

Un figuier, aussi nu que les collines, laisse passer par endroits les dards d'une eau verte.

Des insectes de feu zigzaguent dans la mauvaise herbe cassante, agressive. Pas un coin d'ombre, on entend le soleil travailler la pierre. Des essaims de lumière crissante sont arrachés à la rocaille et c'est un long ressac de terre nue qui se brise au pied des montagnes déjà sombres.

D'où nous vient cette force maligne qui nous pousse à obscurcir le peu de lumière qui nous reste? En vérité le problème n'est pas de savoir comment éviter la haine, comment ne pas haïr, mais comment aimer.

Craquelure dans la porcelaine du soir : le cri soudé à la flèche d'une hirondelle.

Nuits d'été à Jérusalem. Le regard comme défenestré, avalé au-delà de toute vitesse par l'inimaginable absence de fonds. Pourtant quelque chose est frôlé, quelque chose qui était là depuis toujours. L'aube est si proche que l'esprit n'arrive plus à s'endormir. L'eau des yeux continue à trembler sur la pierre. Un vent d'est attise des craquements d'herbe brûlée.

La vie ne peut être qu'ouverte. Sans recevoir elle dépérit, sans rien donner, partager elle s'obscurcit. L'obscurité, il est vrai, n'empêche pas la mécanique de tourner, tant que durent les provisions de carburant.

Je ne comprends pas la beauté sans un accroissement d'intensité de la vie, et je ne comprends pas cette intensité en dehors d'un dénudement dans la lumière.

Ce qui fait la vigueur d'une « écriture » c'est l'incarnation d'une langue, chose générale, dans une existence particulière, l'appropriation des signes communs par l'intensité d'un désir. Cette irrigation de l'universel inerte par le mouvement d'une vie, c'est bien ce qui permet tous les jours et à chaque instant à une langue de vivre. Mais à de rares moments le particulier et le général se composent dans un rapport si juste que nous dressons l'oreille.

Le temps d'une rose
celui d'un tube de dentifrice
les heures de peine
la joie de la flamme
les jours d'une vie
la politesse du hasard
à l'instant précis –

L'imagination va plus vite que le vent pour répandre l'incendie. Elle a besoin d'être lestée, articulée. Saluons en passant, ici et là la fraîcheur d'un désastre.

Nos paradis perdus, – lieux de perdition!

Mais des paradis, nous en perdons à chaque instant, par inattention à ce qui est, à ce que nous sommes, fût-ce dérisoire, par notre folie d'être toujours ailleurs, un autre, de courir à ce qui n'est pas.

Je sais bien que la torture, la tuerie sauvage, le refus de l'autre, la peur font plus que jamais(?) partie de notre quotidien. Mais aussi la générosité, le souci de comprendre; le regard d'un enfant, la guérison, la joie. Quelques feuilles, un mur s'allument, des yeux sont lavés, des mains clarifient, soignent. Une eau bondit dans les pierres, – elle est notre alliée. C'est de ce mélange hétéroclite, un peu rebutant qu'émerge parfois notre musique.

En art, en poésie et à tout prendre, dans la vie, trompons-nous jamais un autre que nous-même?

Alors? Il nous faut donc sans cesse nous jeter au-delà de ce qui nous résiste pour vérifier nos limites.

Nos télescopes, nos satellites, nos cosmonautes nous ont familiarisés avec la réalité d'une étendue qui déborde

sérieusement nos distances habituelles. Mais tout cela, ces galaxies, ces nébuleuses, ces nuages de particules et toutes nos théories, c'est encore de la promenade. Il y a en nous des télescopes, des fusées autrement puissants. Un combustible pour de vrais voyages. Dans une étendue inimaginable, que pourtant rien ne sépare des deux herbes et trois cailloux du sentier.

Il est aujourd'hui banal de dire que c'est nous qui devons donner un sens à la vie, à notre vie. L'étendue sans bornes de « choses » pour nous observables et non observables où surgit et disparaît notre corps conscient ne peut pas avoir de sens si elle est réellement infinie. Quant à notre sens, nous ne le construisons pas à partir de rien. Que nous l'acceptions ou non, nous sommes articulés à une infinité de choses, de mouvements, perçus ou non. Selon la lumière, le climat, les rencontres que nous faisons, selon les forces dont nous disposons, notre sens a lieu ou pas.

Pourtant, il nous faut aimer cette terre. Aimer ces fondations fragiles d'une clarté humaine, le commerce des mains et de la parole, que balayeront les mouvements de la matière et l'obscurité des hommes. Pour éphémères qu'ils soient, ce peu de lumière et d'amour sans condition n'en sont pas moins désirables et heureux. Œuvrer, même maladroitement, même si nos gestes

LORAND GASPAR

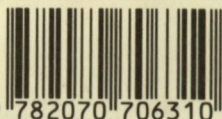
Feuilles d'observation

Dans un désordre organisé qui donne l'impression d'une immense ouverture sur le monde, les «feuilles» de journal du poète Lorand Gaspar nous apportent ses «observations» poétiques et cliniques sur les vivants et les mourants. (On sait que Lorand Gaspar est chirurgien à l'hôpital Charles Nicolle de Tunis.)

L'auteur qui a beaucoup voyagé sait dire, avec l'obsession du temps qui passe, Athènes et les îles grecques, les pays du Proche-Orient, les villages de Tunisie, Jérusalem et les déserts de Judée, New York.

Ces pages composent à la longue un art de la confession à la fois sobre, libre, secret, altier, mais toujours largement ouvert sur les insolites variations des mystères de la vie des corps, aussi bien nourris d'élan et de lassitude que guettés par la loi de la mort. Mais partout, et c'est ce qui rassemble ces feuilles comme de l'intérieur, avec la volonté de recueillir en creusant la moindre parcelle de lumière qui bouge dans les choses.

nrf



9 782070 706310



86-V A 70631 ISBN 2-07-070631-1